Avide recherche

Un trou qui vaille serait une trouvaille

O.-A. Guerrero

Nous continuons à vouloir traduire Lacan en espagnol. Si c'était un sport, c'en serait un d'endurance, de « résistance ». Non pas que son texte résiste (qu'il résiste à ce travail, comme d'aucuns soutiennent). Nous résistons, à cette sorte d'épreuve. Nous nous résistons. En petits groupes.

L'obstacle que nous rencontrons aujourd'hui est un trou : celui qu'a décrit Lacan et dont nous ne savons pas, en espagnol, s'il faut tomber dedans ou plutôt passer à travers. Il ne faudrait tout de même pas contourner cet obstacle en voulant aller vite. À quoi bon nous épargner, nous-mêmes, ce délicieux parcours !

Les mots dont nous disposons en espagnol pour traduire « trou » ne satisfont pas les participants à nos débats. Je vais citer quelques-uns de ces équivalents. Voici donc une partie de notre « dépiantage étymologique » :

– Le plus répandu semble être *agujero*, qui désigne l'ouverture plus ou moins ronde dans un objet. Son origine est *aguja* (aiguille), du latin tardif *acucula*, « petite chose pointue », datif d'un latin classique *acus*, « pointu ». Très tôt il définissait déjà l'outil de couture, mais connaît une utilisation assez large, employée d'ailleurs en espagnol, pour décrire ce lieu qui absorbe la matière dans l'espace cosmique : *agujero negro*.

– Plus familier, le mot *hoyo* ou *hoya*, est une autre traduction possible ; il vient du latin *fovea*, qui signifie « concavité ou profondeur importante dans la terre ». Il est à la fois le trou où l'on enterre un cadavre, et le plateau (pour *hoya*, la forme féminine du mot) entouré de montagnes, ou encore le trou du terrain de golf.

– Nous pouvons attacher à ce dernier le mot *huesa*, du latin *fossa*, qui signifie « fosse », utilisé dans le sens de sépulture. *Fossa* était, en latin classique, le participe passé féminin de *fodere*, devenu *fodire* en latin populaire, qui signifie « excavation ou trou », ou encore « tombeau » en latin chrétien. En français nous avons des traces de cette racine dans le verbe « fouir ».

– Rarement proposé en psychanalyse, le mot *hueco* dénote l'idée de quelque chose « qui a l'inté-

rieur vide », étant dérivé du latin *occare*, « creuser la terre ». Ce mot décrit l'ouverture faite dans un mur pour servir de porte ou fenêtre, ainsi qu'un style ou un langage par lequel on exprime un concept banal, trivial (c'est ce que l'on appelle un « discours vide »). D'une grande richesse d'acceptions, il peut aussi définir un poste à pourvoir, tout comme un espace vide à l'intérieur de quelque chose, un creux ou un vide, un trou qui traverse ou pas.

– Plus ponctuel, et peut-être à cause de cela le moins cité, *orificio*, qui vient du latin *orificium*, désigne « une bouche, un trou ». En anatomie on l'utilisera pour parler de « l'ouverture de certains conduits et, plus particulièrement, de l'anus ».

– D'usage peu fréquent, *boquete* se réfère à *boca* (bouche), du latin *bucca*, et désigne « l'entrée étroite dans un lieu ou bien l'ouverture faite sur un mur », par exemple l'orifice d'une cavité ou d'une pièce d'artillerie, mais aussi l'embouchure d'un fleuve.

– Nous trouvons également *ojo*, du latin *oculus*, qui signifie « œil », et peut désigner le trou d'une serrure ou le chas d'une aiguille. C'est un trou qui traverse quelque chose, de part en part.

– Il y a enfin une famille de mots avec des liens de parenté un peu étranges et croisés. Nous avons, pour commencer, *horado*, du latin *foratus* qui signifie perforer, percer, transpercer, qui désigne le « trou qui traverse quelque chose de part en part », un tunnel, par exemple. Ce mot a donné origine à *horaco* et à *huraco*, qui sont un mélange ancien, vieilli aujourd'hui, entre *buraco*, façon vulgaire de dire « ouverture ronde » et *hura*, du latin *forare*, qui veut dire « petit trou ». On retrouve aussi *forado*, du même *foratus*, qui désigne une « ouverture plus ou moins ronde », et *furo*, de *forare*, pour « le trou des couvercles de marmites dans une sucrerie ». Ce dernier verbe latin a donné en français « forer » et donc « forure ».

– Le mot trou, en français, est une évolution de *trau* en ancien français, *traugum* en latin médiéval, et antérieurement *traucum* en latin populaire. Le mot pourrait venir d'un des peuples qui occupaient la Gaule avant les Celtes. Peut-on se

permettre de le rapprocher à taladro (une perceuse), par exemple, que l'on trouve en espagnol, et qui vient du celtique taratrum, incorporé au latin, signifiant « instrument pour percer, pour trouer le bois ou autre matériau » ?

Nous pourrions continuer avec tous les synonymes de trou, comme « ouverture », « crevasse », et tant d'autres, mais cela « déborderait » du trou qui nous intéresse. Et justement il y est question de bords.

De ces options de traduction, laquelle choisir ? Faut-il en choisir une ? Selon quels critères ?

Dès nos premières réunions, Cecilia Hopen proposait de ne pas traduire certains termes, de les laisser en français, car leur traduction en espagnol n'eût pas rendu la valeur du concept.

Après avoir été longtemps en désaccord avec elle, sa proposition est peut-être valable pour certains concepts lacaniens – Lacan ne préfère-t-il pas souvent les termes en latin, grec ou allemand ? –, car le concept, de par son utilisation et valeur précises, ne serait plus un « nom commun ». Mais, s'apparente-t-il pour autant au nom propre ? Lorsque Charles Melman parle dans son Séminaire de quelques concepts, la Bejahung par exemple, doit-on à ce moment-là ne pas traduire ces concepts ? Et, si oui, lesquels ? Leur traduction ou maintien dans leur architecture linguistique originale tiendraient-ils aux différentes acceptions que peut tolérer la « langue d'arrivée » ou plutôt aux particularités de leur conceptualisation, de leur création et de leur portée, dans la langue où ils sont produits ?

Mais, revenons au concept qui nous occupe aujourd'hui, et reprenons les termes d'une amie chilienne participant à nos « casse-têtes » : « Que faites-vous du "trou" ? » – pour expliquer ce qu'elle voulait dire, elle explicita : « Qu'est-ce que vous y mettez, vous, dans votre pays ? ».

Pour savoir ce « qu'on y met » il faudrait faire un « détour guidé », chez Lacan. Dans ses Essais sur la Topologie lacanienne (A.F.I.), Marc Darmon décrit le trou comme une coupure sur la sphère qui servira à Lacan pour en déduire la surface (selon la façon dont cette coupure se recolle ou non à elle-même, p. 202). Et il nous renvoie aussi au Séminaire de Lacan sur L'Identification, où Lacan dit (le 23 mai 1962, texte interne A.F.I., p. 319) : « Un trou fait ici communiquer l'un avec l'autre l'intérieur avec l'extérieur. Il n'y a qu'un malheur, c'est que dès que le trou est fait, il n'y a plus ni intérieur, ni extérieur, comme est trop évident ceci, c'est que cette sphère trouée se retourne

le plus aisément du monde. Il s'agit de la créature universelle, primordiale, celle du potier éternel. Il n'y a rien de plus facile à retourner qu'un bol, c'est-à-dire une calotte ». Ceci nous donne déjà une idée du trou que décrit Lacan, mais notre guide nous rappelle également (p. 214) un autre caractère du trou, dans L'Étourdit de Lacan (Scilicet 4, Seuil, p. 42) : « Un tore n'a de trou, central ou circulaire, que pour qui le regarde en objet, non pour qui en est le sujet, ... ». Alors que faire si, en espagnol, central ou circulaire, le trou se traduit par de termes différents ?

Cela dépasse-t-il la performance habituelle et le champ sémantique du mot « trou » en français ? Ou bien peut-on lui assigner un équivalent en espagnol, tout en sachant que cette langue, plus spécifique en ce qui concerne ce mot, propose deux fois plus de synonymes qui ne recouvrent pas tout à fait le vaste « trou français » ?

Personnellement, je garderais des options de traduction, ou de non-traduction, pour d'autres concepts, et je traduirais le « trou » par hueco, car ce terme définit l'essentiel – d'après ma lecture –, du concept lacanien. Nous pouvons prendre en compte, par exemple, la valeur topologique du verbe « trouer », selon le dire de Lacan dans L'Identification (passage cité), ainsi que la notion qu'il appelle « évidemment » : il faut constater que le verbe ahuecar est le seul à rendre ces nuances.

Or c'est le mot « agujero » qui se trouve le plus souvent dans la littérature psychanalytique en espagnol, sans que ce soit constant. Pour d'autres termes des problèmes semblables de pseudo-traduction, plus accentués, produisent un « castillan pour lacanophones », néo-langue qui n'est pas justement « trouée » ou travaillée par ses parlêtres (et puisqu'il apparaît, comment traduire, s'il le fallait, ce « parlêtre » ?). Ceci entrave une transmission déjà traversée par d'autres démons.

Il est important de transmettre le relais à ceux qui se trouvent de l'autre côté, à ceux qui vont refaire cette course, mais avec, peut-être, d'autres obstacles. À ceux qui suivront. Et si cet avis vous arrive caricaturé comme une avide course, ce n'est que pour marquer combien il est urgent de lire Lacan en espagnol.

Nous mettons dans le « trou », pour conclure, toutes ces questions ; d'où cet avis-de recherche.

En ce qui concerne le sport de traduction, nous avons continué depuis, en « y mettant quelque chose » tout de même, ce qui ne vous empêche pas de participer, et de rechercher ce possible trou qui vaille pour qu'il en soit une trouvaille. ○